

Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 1 (1905-1906)
Heft: 3

Artikel: Beauté et patrie
Autor: Godet, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-170138>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HEIMATSCHUTZ

ZEITSCHRIFT DER « SCHWEIZER. VEREINIGUNG FÜR HEIMATSCHUTZ »
BULLETIN DE LA « LIGUE POUR LA CONSERVATION DE LA SUISSE PITTORESQUE »

Heft 3 • 15. Juli • 1906

WERKE SCHWEIZER. MALER AUF DER ŒUVRES DE PEINTRES SUISSES EX-
TURNUSAUSSTELLUNG 1906. POSÉES AU TURNUS DE 1906.

DER Redaktion der Zeitschrift „Heimatschutz“ wurde vor allem die Aufgabe gestellt, darauf hinzuwirken, dass möglichst viele „Sehen“ lernen; das heisst anzustreben, dass das wirklich Schöne allgemeinere Beachtung finde und dass man verstehe, die Schätze, die wir in unserer Natur und Kunst besitzen, nicht nur zu pflegen, sondern sich Ihnen auch persönlich und mit allen Neuschöpfungen anzupassen.

Als Mittel zu einer derartigen Verfeinerung des ästhetischen Empfindens unseres Volkes erschien zunächst die Gegenüberstellung von guten und schlechten Beispielen besonders wirksam, dann aber auch die Bekanntgabe der Werke unserer schaffenden Künstler an ein grösseres Publikum.

Denn das ist die grosse Aufgabe der Künstler und vor allem der Maler, ihren Zeitgenossen vorausseilend neue Werte für das Auge zu erschliessen, neues, des Sehens würdiges, wahrzunehmen und wiederzugeben und also ihren Mitmenschen das Sehen zu lehren. Der Grundsatz „l'art pour l'art“ erscheint abgetan. Zwar kann nicht jedermann Kunstkenner sein, aber ein jeder hat das Recht und auch die Pflicht mit Kunst sein Dasein zu verschönern und wird sich dessen mehr und mehr bewusst. Dass gleichwohl Missgriffe vorkommen, ist begründet in der Unselbständigkeit des künstlerischen Urteiles der Menge, die ohne Tradition und Schulung kleinlichen oder überladenen Kram nicht selten für schöner hält als die strenge Einfachheit wirklicher Kunstwerke. Was demnach not tut ist nicht etwa Stilkenntnis und Künstlerkunde, sondern das lebendige, freudige Gefühl für das Schöne der Natur und der künstlerisch verklärten Heimat, die Kunst des Sehens, die wir lehren möchten.

APPRENDRE à voir! voilà une tâche que la Ligue pour la Beauté a mise en tête de son programme; nous voulons habituer les yeux à contempler le Beau, à découvrir et à s'assimiler peu à peu les trésors que recèlent notre nature et notre art.

Le premier moyen employé dans ce but par notre Revue a été de publier des séries parallèles de bons et de mauvais exemples; nous voulons faire plus encore, et communiquer ici à un grand public les œuvres de nos artistes. Les artistes en général, et plus particulièrement les peintres, ont ce devoir à la fois glorieux et périlleux de devancer leurs contemporains dans l'art de voir, dans l'art de découvrir des valeurs nouvelles et de les exprimer aux yeux de tous.



Hans Beat Wiedand
in München

Cliché des Schweizer.
Kunstvereins

Heimkehrende Führer
Retour de Guides

Le principe de « l'art pour l'art » (en tant que conception aristocratique et exclusive) a fait son temps. A la vérité, chacun ne saurait être connaisseur, mais chacun a le droit et le devoir d'embellir son existence par les ressources de l'art. La foule commet souvent des erreurs criantes; c'est que son jugement n'est pas dirigé; dès lors il est facilement dérouté, ébloui par la surcharge et la complication des détails; il ne sait pas voir et apprécier la simplicité des véritables œuvres d'art. Le public n'a nul besoin d'une théorie des styles ou de la biographie des artistes; la voie à suivre est plus simple, et plus délicate aussi: il faut, en éduquant les yeux, parler à l'âme; donner à l'âme une notion vivante des beautés de la nature, c'est faire respecter cette nature; et montrer la patrie dans la lumière sereine de l'art, c'est ouvrir à tous une source nouvelle de joie. Ouvrons les yeux aux lignes, aux couleurs, et les cœurs à la lumière!

BEAUTÉ ET PATRIE⁽¹⁾

Par Philippe Godet.

HEUREUX le pays où ces deux mots sont synonymes! Nous sommes ce pays privilégié. On peut discuter notre caractère national, ou même nos institutions politiques: un

fait au-dessus de toute discussion, c'est l'incomparable beauté naturelle de notre patrie. A cette beauté, l'art et l'histoire ont ajouté de précieux trésors.

Ce fait, universellement reconnu, a pris pour nous, depuis un siècle, une haute importance économique et morale: l'attrait exercé sur les voyageurs par la magnificence ou la

Suisse pittoresque. Ces pages, rédigées hâtivement et que nous n'avons pas eu le loisir de revoir, exposent des idées qui, pour n'être point originales, ne sont malheureusement pas encore assez répandues parmi nous.
Ph. G.

(1) L'article qu'on va lire n'est proprement pas un « article »: c'est une simple conférence qui avait été demandée à l'auteur et qui fut prononcée à Berne le 1^{er} juillet 1905, jour où fut définitivement fondée la Ligue pour la conservation de la

grâce de nos sites, par la séduction de nos architectures urbaines ou rustiques, a déterminé cette pacifique et lucrative invasion que nous avons baptisée, un peu cyniquement, du nom de *Fremdenverkehr*.

Si indépendante qu'elle soit, la Suisse a pourtant toujours dépendu de l'étranger. Durant des siècles, nos jeunes gens ont combattu, sur tous les champs de bataille de l'Europe et du monde, contre des ennemis qui n'étaient pas les leurs. Nous sommes enclins aujourd'hui à juger ce service mercenaire comme humiliant pour le peuple qui s'y prêtait. Cependant, prenons-y garde: on peut se figurer un « service mercenaire » moins héroïque, et encore plus humiliant: ce serait celui d'un peuple qui, faisant de son pays l'auberge du monde, accepterait toutes les servitudes matérielles et morales qu'impose une telle condition à ceux qui la subissent.

Je touche ici à une question délicate, qui est aussi une question vitale. La plus grande prudence m'est commandée: je suis résolu à ne blesser personne, à ne rien dire qui puisse éloigner de notre Ligue une catégorie de citoyens qui doivent au contraire, s'ils comprennent leur véritable intérêt, en devenir les plus fermes soutiens. Mais il y a certains principes qu'il faut absolument fixer, répandre dans les esprits, si nous prétendons faire autre chose qu'une œuvre vaine.

I.

La Suisse est en face d'un problème redoutable, car de la solution de ce problème dépend l'avenir même de la Patrie: « Comment concilier les nécessités que nous impose l'industrie des étrangers, avec le respect que nous devons à la beauté de nos sites, de nos villes et à nos traditions morales? »

L'invasion de la Suisse par les étrangers est un fait: pour peu que l'on aime à refaire le rêve de J. J. Rousseau, on peut déplorer ce fait, mais on ne peut l'empêcher. Il est d'ailleurs naturel: Dieu aurait-il doté notre patrie des magnificences qui la décorent pour qu'elles ne fissent point l'admiration des hommes? Les étrangers, séduits par la nature helvétique, viennent demander à nos montagnes ce que seule la montagne leur peut donner. Cela est inévitable et normal.

Mais que doit faire notre pays pour complaire à ses hôtes passagers? Dans quel esprit doit-il les accueillir? Dans quelle mesure doit-il s'accommoder à leurs exigences? Jusqu'à quel point lui convient-il de renoncer à ses habitudes, aux traditions de sa vie simple et paisible? En se pliant avec trop de souplesse aux prétendues nécessités de l'industrie qui le fait vivre, ne risque-t-il pas de perdre ce qui constituait précisément son attrait et son charme, et même un peu sa dignité? Et n'est-ce pas en demeurant nous-mêmes, le plus possible, que nous continuerons d'intéresser nos visiteurs?

Il est clair — pour citer un exemple — que la pittoresque diversité de nos populations, la variété de leurs mœurs, de leurs habitations, de leur costume, sont un des aspects de notre vie nationale qui a le plus fortement impressionné l'étranger; c'est un des éléments essentiels du

plaisir que les touristes ont longtemps goûté à voyager en Suisse. Ce n'est pas sans raison que, dans la première moitié du XIX^e siècle, nos artistes publiaient ces charmantes séries d'estampes, aujourd'hui si recherchées des amateurs, où sont représentés les costumes de nos divers cantons et les aspects caractéristiques de nos villes suisses.

Or, que voyons-nous aujourd'hui? — Un spectacle qui n'est pas seulement lamentable au point de vue esthétique, mais inquiétant au point de vue platement utilitaire. Ce spectacle, un mot suffit à le décrire: La Suisse devient *banale*.

Qu'est-ce que la banalité? — C'est ce qu'on voit partout, ce qui ressemble à tout, ce qui n'a plus ni caractère distinctif, ni vigoureuse empreinte.

Et pourtant, s'il est au monde un pays qui fût en situation de se défendre contre la banalité, n'est-ce pas celui que sa constitution naturelle et son histoire ont fait infiniment divers; qui se compose de régions si contrastées, qui contient des groupes ethnographiques si disparates, que l'étranger s'étonne de voir l'union la plus étroite et la fraternité

la plus profonde maintenir en une forte unité nationale tant d'éléments en apparence inconciliables?

Hélas! ce phénomène devient tous les jours moins surprenant puisque, de jour en jour, le règne de l'uniformité s'établit.

Fait inévitable aussi, je le sais; conséquence fatale des conditions de la vie moderne: les distances entre pays n'existent plus; les barrières naturelles sont franchies ou supprimées; les communications faciles et rapides mêlent les habitants du monde entier comme des grains de blé, tous pareils, dans un sac; les

angles s'émeussent, les particularités secouées s'effacent, les originalités périssent.

Et nous voyons par degrés disparaître les derniers vestiges du pittoresque local. La confection à bon marché et la mode universelle ont tué le costume de nos paysans et de nos montagnards: ils se croiraient ridicules s'ils ne portaient tous le même complet à prix fixe. Nos paysannes — car on prétend qu'il en reste — ne veulent plus passer pour telles. Si bien qu'à cette heure, les gracieux costumes de jadis sont déchus au rang de simples travestissements: on les exhibe dans les spectacles nationaux, dans les cabarets du « Village Suisse »; et, déplorablement enjolivés, ils servent à mettre en valeur la fraîcheur et la grâce de nos *Kellnerinnen*... Autant dire que le costume national ne subsiste plus en Suisse que comme artifice de réclame et n'a plus d'autre valeur que celle d'une illustration de carte postale.

De même disparaît le pittoresque de nos mœurs; et cela aussi est inévitable. Les coutumes locales, les cérémonies et les fêtes qui, jadis, faisaient partie de la vie même, naïve et irraisonnée, de nos populations, dégénèrent en spectacles artificiels, qui ne traduisent plus aucun sentiment réel et profond. Nous avons vu tel cortège de vendanges où ce qui manquait le plus, c'étaient les vendangeurs: mascarade sans caractère et sans naïveté, qui s'offrait aux badauds comme un spectacle forain, et dont on escomptait surtout les bénéfices.

(A suivre.)



Hans Emmenegger
in Emmenbrücke ::

Cliché des Schweizer.
— Kunstvereins —

Paturage ensoleillé
Sonnige Weide ::